

« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » Aragon

Considérations sur le monde occidental

Un système économique et social ne peut fonctionner en homéostasie qu'à l'intérieur des limites dans lesquelles il a été construit par la nécessité, l'esprit, le travail et le temps. Lorsque trop d'opportunistes et de prédateurs en quête d'aubaine contournent ces limites, il s'affaiblit, se délite et retourne à l'entropie universelle. S'ils ne disparaissent pas purement et simplement, ses éléments peuvent alors être éventuellement agrégés à un méta-système de fonctions proches. Ainsi avança toute l'histoire millénaire, à mesure que progressaient les moyens de transport et que la conscience politique des sujets inclus devenait capable d'embrasser un plus vaste champ géographique et la complexité afférente, depuis les clans jusqu'aux nations en passant par les tribus et diverses féodalités.

Il est aisé de constater à l'observation du monde actuel et de son histoire que ces changements d'échelle se sont quasiment toujours accompagnés d'une communauté de langage. Une langue élaborée et une pensée aboutie sont inextricablement liées au cœur de l'être. La langue supporte et favorise la pensée, qu'elle conserve par ses mots. La pensée enrichit constamment la langue et complexifie sa grammaire, pour nuancer toujours davantage la pensée. On peut certes posséder plusieurs langues par l'étude et la pratique, mais c'est évidemment la langue maternelle qui imprime le plus profondément l'identité d'une personne. C'est essentiellement autour d'une même langue maternelle que se reconnaissent ceux qui sont devenus capables spontanément de se dire « eux » et « nous » en parlant d'autres ; car ils ont constitué une nation. La nation semble bien être le stade ultime de cette évolution par agrégation successive des sociétés antérieures.

On peut sur la base de cette conviction prédire l'échec à long terme de l'actuelle tentative violemment fédéraliste de l'Union Européenne, initiée par les Etats-Unis après la dernière guerre mondiale et toujours sous leur dépendance, tendant à réunir sous un même gouvernement non démocratiquement élu des nations polyglottes de plus en plus nombreuses, pour l'heure juxtaposées géographiquement et procédant d'une même ancienne culture religieuse. La nouvelle prétention de construire une tour de Babel échouera comme celle de l'ancien testament biblique pour les mêmes causes (Génèse 11,1-9).

Ces systèmes successifs fonctionnaient et fonctionnent tous avec des règles, lois, usages, coutumes, etc. Ce qui suppose l'existence prégnante d'une autorité qui leur est centrale, reconnue et respectée par tous. Elle n'existe pas de nos jours au niveau mondial et n'apparaîtra, peut-être, que dans de nombreux siècles.

En attendant règne encore à cette échelle l'entropie, le chaos et ne peut s'imposer que l'éternelle loi naturelle de la prédation, constitutive de toutes formes de vie en ce monde ; éventuellement plus ou moins hypocritement sublimée par des formes adoucies. Soulignons le principe de la prédation : les individus d'une espèce ne peuvent naître, croître et persister que par la mort ou l'asservissement d'autrui (On rejoint là, à un niveau plus conceptuel, la seconde loi universelle de la thermodynamique qui veut que la diminution d'entropie à l'intérieur d'un système se paye en termes d'énergie par un accroissement de l'entropie à son extérieur). Elle a ceci de terrible, même dans les formes indirectes et sublimées qu'elle prend aujourd'hui entre les humains, qu'elle anéantit à jamais tout espoir de parvenir un jour à édifier un monde humain apaisé, pacifié, égalitairement rassasié, d'où aurait disparu toute souffrance, injustice et inégalité. Intrinsèquement, le principe de prédation laissera toujours au bout du bout de ses mécanismes froids de nombreuses grandes misères et la mort.

On perçoit bien spontanément tout ce que cette loi sauvage a de choquant pour l'être humain, originellement mammifère appartenant à la branche zoologique des grands singes, mais chez qui est apparu (nul ne sait vraiment comment...) l'intelligence, le langage, l'esprit, l'âme, la morale et les valeurs humanistes.

« Dans la grande chaîne de la vie »  
« Pour qu'il y ait un meilleur temps »  
« Il faut toujours quelques perdants »  
« De la sagesse ici-bas c'est le prix »

Félix Leclerc

Dépourvu de griffes, crocs et carapace pour la lutte aussi bien que d'un corps rapide pour la fuite, l'homme a utilisé de tout temps son cerveau pour comprendre l'environnement et y améliorer son sort. Dès qu'une société suffisamment évoluée l'a permis, des esprits forts ont pu s'abstraire des tâches premières pour édifier des analyses intellectuelles du réel et construire des morales, religions, idéologies et enfin lois pour s'y comporter. La société put ainsi réussir à tempérer peu à peu en elle-même la pratique brutale de l'originelle prédation.

Jusqu'à un point de l'histoire encore proche, un orgueil humain démesuré a souvent fourvoyé ces analyses, morales, religions, idéologies, lois et les comportements des individus et des sociétés. Prétendant n'avoir jamais fait partie du monde animal ou lui avoir échappé, le « singe nu » s'est affirmé pur esprit. Acharné à refouler puissamment ses pulsions les plus obscures, il a voulu tout expliquer et tous régir grâce à lui. Dérisoire prétention ; celui qui a déjà souffert d'une rage de dents sait bien qu'il ne peut plus se

servir de son être intellectuel tant qu'il n'a pas guéri son corps. Comme la rage de dents, la tentation prédatrice restera indéfiniment une possibilité dans l'être humain.

Les hommes seront ainsi toujours écartelés entre leur nature animale et leur esprit altruiste. Cette lourde fatalité est la raison profonde de l'échec historique systématique de toutes les idéologies politiques qui ont prétendu organiser intelligemment la société des hommes (cf. le Communisme).

Ainsi, au niveau des individus constituant ladite société, il est en effet évident qu'il en subsistera toujours de plus animalement primitifs, moins éduqués et moins instruits (mais pas toujours, au contraire...), pourvus d'une conscience minimale, faiblement concernés par la nécessité d'une construction morale pour guider leurs vies et ne pas nuire à celles des autres.

Par égoïsme, ils n'accepteront que formellement les lois, règlements et usages constituant le « sur-moi » en vigueur dans leur environnement. Davantage motivés par « l'avoir » plutôt que « l'être », ne poursuivant en fait que leurs intérêts, parfois avec beaucoup d'intelligence, ils enfreindront tout ou chercheront à contourner ce qui ne leur apparaît que comme un obstacle à ceux-ci.

*Ils constituent l'innombrable armée du crime et de la délinquance, le germe de l'inéluctable développement de l'entropie du système.*

Leur existence même impose, au cœur du système économique et social considéré, celle d'une force policière leur faisant front et d'une justice répressive et punitive, assortie d'un outil carcéral pour protéger la société de leurs grossières prédatations néfastes.

Mais les plus habiles de ceux-là, devenus riches, savent aujourd'hui comme hier et bientôt partout exploiter subtilement ce qui est tout juste légal sans être légitime.

*Ils constituent l'élite, la classe hyper-privilégiée de la société considérée.*

Sauf faux pas, ceux-là n'ont à craindre nulle police, nulle justice, nulle prison. On peut s'en étonner... N'essayant pas de gagner plus par leur travail (s'ils l'ont déjà pratiqué...) ils sont intensément à l'affût de **l'aubaine** dans les manières de faire enfler leurs richesses ; par la plus-value sur les produits qu'ils vendent, mais aussi par le profit fait sur des salariés, par la spéculation boursière et l'évasion fiscale.

Tout employeur potentiel ne recrute un salarié que s'il est assuré que la quantité d'argent qu'il lui rapportera sera supérieure à celle qu'il va lui coûter. Si cet absolu n'est pas concrétisé, il s'en séparera. Cette règle élémentaire est souvent perdue de vue, surtout par ceux qui la subissent...



En économie capitaliste, les entreprises ont besoin de se procurer des capitaux afin de se créer, fonctionner et se développer. Les bourses des valeurs fonctionnent depuis la nuit des sociétés afin de leur rendre ces masses monétaires accessibles sous forme d'actions et d'obligations. L'action témoigne que le financier est propriétaire d'une fraction de l'entreprise ; tandis que l'obligation rapporte un intérêt à celui qui a fourni de la trésorerie. Si l'entreprise réussit à gagner beaucoup d'argent sur le marché par les biens ou services qu'elle vend, la valeur en bourse de ses actions croît et ses obligations rapportent.

Dès lors, ces titres peuvent échapper à l'entreprise et faire par elles-mêmes l'objet d'un commerce spéculatif en bourse. Cette activité ne produit rien, aucun bien, aucun service. Elle mobilise des ressources considérables en intelligence et moyens divers au niveau mondial. Elle s'apparente davantage aux jeux de casinos ; étant comme eux susceptibles de rapporter d'énormes profits monétaires aussi bien que de pertes.

Désormais atteint d'hubris, la spéculation sur les fluctuations du marché au niveau mondial ne s'arrête jamais, servie par d'énormes moyens informatiques connectés et, de plus en plus, pilotée davantage par des systèmes experts que par des « golden boys » ; qui supportent son rythme infernal avec l'aide de drogues diverses... Ce qui est choquant dans ce jeu, c'est que le jeton de casino avec lequel jouent à la légère les bourses et le numéraire avec lequel le pauvre citoyen moyen achète sa nourriture élémentaire sont confondus, sont strictement identiques ; c'est la même monnaie.

Ce n'est pas le tout de gagner de l'argent mal acquis mais légalement, encore faut-il le faire échapper autant que faire se peut aux fiscalités des états. Ici encore beaucoup d'astuce et d'intelligence sont dépensées tant par les états pour colmater les fuites dans leurs systèmes que par les profiteurs et leurs conseils pour en exploiter de nouvelles. Jusqu'à présent et globalement, ce sont toujours les états qui perdent...

Bien sur l'avidité de ces néo-prédateurs se manifeste et s'alimente par la création, le maintien et le développement de multiples entreprises, proposant sur le marché d'aussi multiples biens et services au public. Ils contribuent ainsi grandement à l'élévation du niveau de vie, des conditions du bonheur pour les peuples et des rentrées fiscales pour les états. Mais il faut garder à l'esprit que ce n'est fondé que sur leur appétence du gain et non sur le désir altruiste de servir les autres. Il s'agit toujours d'une prédation sur autrui même sublimée par son utilité relative pour la proie. Celle-ci, asservie mais repue, accepte volontiers son sort, à condition de ne pas faire partie de ceux qui sont véritablement broyés en bout de chaîne par la prédation... Il se crée ainsi une sorte « d'équilibre dans la terreur », comme disent les militaires, dont nous nous satisfaisons tous faute de mieux...

Limitant aux origines le champ de leur avidité à celui d'un système économique local, les entrepreneurs-prédateurs ont toujours aspiré au cours de l'histoire à l'élargir. Ainsi, à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle des accords de libre-échange, destinés à favoriser les échanges commerciaux, la circulation des biens des personnes et des capitaux entre pays souverains, sont apparus dans le droit sous l'effet de groupes de pression. Le couronnement de cette démarche est intervenu à partir de 1994 avec, à l'initiative plus ancienne du Conseil Economique et Social des Nations Unies (et bien sûr de groupes de pression), la création de l'Organisation Mondiale du Commerce (O.M.C.). Désormais le champ d'action ouvert à nos « bienfaiteurs » était le monde.

Aubaine suprême ! On allait pouvoir importer à vil prix des matières premières lointaines, implanter des manufactures dans des pays tout aussi lointains à salaires très bas, et réaliser ainsi des profits astronomiques. On se gardait bien sûr en occident les activités de recherche et conception, le contrôle de la finance internationale et la production de biens à forte teneur en travail qualifié. On sait désormais quels dégâts a occasionné cet abatement de leurs limites à l'intérieur des systèmes économiques et sociaux occidentaux. On sait aussi, en ce début d'ère anthropocène, combien la multiplication des transports lointains qui vont de pair avec les délocalisations sont nuisibles à l'équilibre écologique de la planète...

Il est bien connu des économistes que le capitalisme (qui n'est pas un système construit mais bien un phénomène physique spontané, comme une étoile, obéissant à la loi de prédation naturelle) s'emballerait à l'extrême s'il n'était régulé, aboutissant théoriquement à concentrer toute la richesse du monde entre les mains d'une sorte d'empereur.

De nos jours et depuis la mondialisation, le niveau stratosphérique atteint par la richesse de 1% des individus de notre planète est tel que la nécessité de décence finit par les atteindre eux-mêmes. Cherchant à ces occasions à améliorer leur image publique, ils créent des « fondations » et distribuent des sommes d'argent importantes pour de « bonnes œuvres » qui luttent contre la famine, favorisent la santé et l'hygiène, la vaccination, le planning familial, etc.

Bien sûr ils conservent la réalité du pouvoir ; plus riches que bien des états ils commencent désormais à remplacer ceux-ci, directement ou par lobbying. Lorsqu'ils y restent soumis, ils exploitent le principe du « too big to fail » « trop gros pour faire faillite » ; un « concept économique qui décrit la situation d'une banque ou toute autre institution financière dont la faillite aurait des conséquences systémiques désastreuses sur l'économie et qui par conséquent se retrouve renflouée par les pouvoirs publics dès lors que ce risque de faillite est avéré » (Wikipédia). Ainsi c'est selon, toujours gagnants, ils privatisent leurs profits et fiscalisent leurs déficits.

Le véritable pouvoir est maintenant entre les mains de leurs immenses trusts pour lesquels le monde est un village. Lorsque vous inventez le smartphone et le rendez industriellement accessible à quasiment tous les êtres humains sur terre, que vous faites désormais communiquer avec facilité et immédiateté sur des réseaux sociaux planétaires ; vous avez davantage modifié les sociétés en deux décennies que tous les politiciens réunis en deux siècles.

Lorsqu'exploitant les découvertes et techniques biologiques et médicales - en grande partie développées dans des laboratoires que vous financez - vous rendez possible la gestation d'êtres humains pour autrui et l'ouvrez à une large partie de la population ; vous avez modifié la morale, le droit et les structures sociales davantage que tous les philosophes et intellectuels reconnus dans l'histoire et de nos jours.

Personne ne fait plus vraiment la loi, elle s'impose d'elle-même. Il est probable que cette évolution conduise à un renoncement progressif d'états clochardisés qui, déjà de moins en moins démocratiques, tombés entre les mains d'oligarques-experts, ne conserveront qu'une apparence de légitimité.

L'avenir n'est par définition pas écrit, mais il est sombre. Vers quoi peut avancer le train de l'humanité bloqué sur de tels rails ? Existe-t-il des alternatives ? Peut-on espérer faire échapper définitivement toutes les occurrences présentes et à venir d'être humain à leur qualité première de mammifère, pour qu'elles ne se déterminent que par leur raison et des valeurs altruistes apprises ?

L'histoire du communisme en URSS, qui tenta pendant soixante-dix années de faire fonctionner une économie entièrement dirigée selon l'idéologie marxiste, s'est soldée par un énorme effondrement au début de la décennie 1990. Sans activité boursière l'Etat étant propriétaire de tout, reposant sur une planification globale des besoins en ressources naturelles, de la production de biens et de services, de leur distribution et en général de toutes activités, il ne parvint jamais à maîtriser l'immense complexité du fonctionnement de sa société. Servi par de trop nombreux agents publics, assurés de leurs emplois mais

peu zélés quand ils n'étaient pas corrompus en l'absence de perspectives d'enrichissement personnel, le système s'étouffa sous une administration trop formaliste, pesante et paralysante. Tous les efforts soutenus de propagande en faveur d'une morale nationale ne purent contenir à long terme la multitude d'actes individuels contraires à l'intérêt général, mais significatifs de la résurgence de l'état de nature prédateur chez un nombre de plus en plus grand de personnes. Une vaste économie libérale souterraine finit par exploser au grand jour et effondrer les dernières apparences du collectivisme.

Un tel système destructeur de toute liberté individuelle aurait-il de nos jours plus de chances de s'instituer et perdurer ? Certains, [au plus haut de l'élite mondiale](#), rêvent ainsi à présent d'édifier une société totalitaire, sans monnaie fiduciaire, s'appuyant sur un contrôle sophistiqué par des machines informatiques, des systèmes experts et l'intelligence artificielle. Le « meilleur des mondes » ne me tente pas et j'espère disparaître avant...

Mars 2024  
Charles Clinkemaillié